

Le sacrifice de Jésus-Christ et de l'Eglise

Carême 2016 ; Paris, paroisse St-Eugène

3. Le sacrifice du Cœur Sacré de Jésus-Christ (3^e dimanche, 27 février)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit

M. le curé, M. le vicaire, mes biens chers frères, dimanche dernier, je vous avais laissés sur cette pensée, que si la miséricorde était l'âme de la vie chrétienne, le sacrifice en était le corps. Comme c'est l'union de son âme à son corps qui fait que l'homme est homme et qui fait de son corps un corps humain plutôt qu'un simple amas de chair, de même, c'est la miséricorde qui rend la vie d'un chrétien digne de ce beau nom que lui conféra le baptême, et fait que son sacrifice respire la vie chrétienne, lui qui ne serait autrement qu'une œuvre morte pareille à celle des païens. Ce qui dicte aux païens d'offrir à leurs divinités des sacrifices, c'est la peur, que dis-je, l'épouvante qu'elles leur inspirent, et qu'ils tentent justement de conjurer par des cérémonies qu'ils pensent capable de leur plaire par l'hommage ainsi rendu à leur puissance. Toutefois, comme les païens sont hommes, créatures du Dieu unique et véritable, on peut reconnaître, jusque dans leur conduite idolâtre, quelque ombre de cette vertu par où l'homme s'accomplit, et que le christianisme établit dans tout son lustre, en la dégageant de cette concupiscence et de cet amour propre, qui font qu'en présence de cet être divin qui vous domine tellement, on redoute pour soi et pour ses biens. Or, l'hommage est juste, quand on le rend à un être dont le rang ou dont, ici, la nature vous dépasse. S'il s'agit de le rendre à Dieu, il est un acte de la vertu de religion que l'on appelle sacrifice. Et s'il est un dieu à qui le sacrifice est dû, c'est bien le Seigneur que nous révèle la foi d'Israël ; et cela, non seulement au titre de sa souveraine existence, lui qui dit par la voix de son prophète Isaïe : *Je suis Dieu, et il n'en est pas d'autre* [45, 18], car ceux que les païens révèrent sous ce nom ne sont que des anges ou que des démons ; mais le sacrifice lui est dû encore au titre de sa souveraine puissance, comme au Créateur du ciel et de la terre, *qui l'a modelée et qui l'a fondée*, dit-il au même endroit d'Isaïe.

Il nous dit encore au livre des Psaumes [33⁽³⁴⁾, 11-12] : *Venez mes fils écoutez-moi : que je vous enseigne la crainte du Seigneur. Qui d'entre vous aime la vie, et désire les jours où il verra le bonheur ?* Ô homme, tu n'as rien à craindre de moi quant à tes biens : *Je ne prendrai pas un taureau de ton domaine* [Ps 49⁽⁵⁰⁾, 9] ; tu n'a rien de craindre de moi pour toi-

même. Tu n'es pas simplement issu de moi, comme certaines doctrines de l'orient enseignent que l'esprit de l'homme serait une parcelle jaillie de l'esprit divin. Non. Mais je t'ai créé, c'est-à-dire que je t'ai voulu, comme le père autrefois déclarait vouloir pour sien l'enfant qu'on lui présentait, qu'il fut de son sang ou d'un autre : *Tu es mon Fils*, disait-il ; *Aujourd'hui je t'ai engendré*. Cela t'enseigne que je suis toute plénitude : je ne saurais rien désirer qui me manque. Ce qu'on appelle désir en Dieu n'est donc ni défaut, ni manque, mais puissance et libéralité : c'est le désir d'étendre jusqu'à ses enfants son bonheur souverain, en un appel qu'il fait retentir auprès de chacun : *Qui d'entre vous aime la vie, et désire les jours où il verra le bonheur ?*

La miséricorde est le nom que ce désir de Dieu reçoit dans la Sainte Ecriture, depuis que la misère du péché et de ses suites donne plus de lustre à sa puissance, qui désormais se joue des obstacles que les démons mutinés tentent vainement d'opposer au dessein bienveillant conçu pour les élus. Ceux-là auront écouté l'appel du Seigneur : *Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux* [Lc 6, 32]. Montrez-vous bienfaisants malgré l'adversité qui vous frappe ; aimez jusqu'à vos ennemis. N'êtes-vous point mes fils par le baptême ? par la confirmation, n'avez-vous pas reçu mon Esprit Saint de force ? Devant lui, laissez leur haine s'épuiser, et ma gloire éternelle rejaillira sur vous dès ce temps et pour l'éternité.

Il faut le croire, nous sommes ses enfants. Il nous a adoptés pour tels. Or, il est universel que les adoptés jouissent des mêmes droits, et ont même part à l'héritage que les enfants de la chair. Car ce n'est pas la chair et le sang qui fondent ultimement la filiation, mais la volonté du père qui, chez les peuples de l'Orient ancien, se marquait solennellement par ces paroles que nous avons rappelées du code d'Hammourabi : *Tu es mon fils ; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré*.

Au principe de l'adoption gît, de la part du père, une amitié gratuite et sans condition, puisque l'adoption est irrévocable. Quoi que l'enfant puisse faire, il demeurera son enfant. Le voilà donc établi dans une amitié qui, par le fait même qu'elle est une amitié, veut être réciproque. Est-ce à dire que les enfants devraient user, dans leurs rapports avec leur père, de la même familiarité qui sied entre amis, ou bien entre frères et sœurs quand l'amitié préside à leur société ? On le prétend parfois. Sur ce que, d'après saint Thomas, la charité est véritablement une amitié, on soutient que la pierre de touche de toute vie chrétienne serait

dans le tour familial que le fidèle devrait se proposer de lui donner, un peu comme une conversation, qui n'admet rien de guindé, et bannit toute cérémonie comme une hypocrisie qui, voulant tenir l'ami comme à distance, manque au caractère de la véritable amitié.

Mais c'est là vouloir prendre pour règle ultime de l'amitié celle qui unit les amis qui se sont choisis l'un l'autre, tellement, dit Montaigne, que leurs âmes « ne retrouvent plus la couture qui les a jointes » [*Essais*, I, XVIII]. Mais dans l'amitié qui lie un père et son enfant, cette couture sera toujours visible, car l'enfant n'est l'enfant de son père que parce que son père l'a reconnu pour sien, et qu'il se trouve ainsi enveloppé par le vouloir et par l'amour du père, qui précède toujours celui qu'il peut lui vouer en retour. *Nous*, dit l'apôtre saint Jean dans sa première Lettre, *nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimés le premier* [4, 19]. Il nous a aimés le premier comme notre Créateur, et il a ratifié ce choix comme notre Sauveur, dans le sacrement du baptême. Ainsi deux titres se confirment l'un l'autre pour nous recommander de le saluer du nom de père. Ce nom de père a, tout ensemble, quelque chose de tendre, assurément, mais aussi, de majestueux, en raison justement de la priorité de son vouloir en fait d'amitié. Et cette majesté, en Dieu, est souveraine au-delà de tout degré, s'agissant de l'être subsistant par lui-même, et du père par excellence, puisque tout être trouve en lui son origine.

La majesté d'un père serait propre à intimider, si nous ne trouvions à nous assurer sur sa tendresse ; et les deux recommandent de la part des enfants cette vertu que les anciens nommaient piété, qui joint à la vénération une affection également tendre, faisant qu'on s'abandonne volontiers aux embrassements de son père, comme le prodigue de la parabole. Cette piété à l'égard de nos parents de la terre, que le droit naturel et le droit divin nous font précepte d'honorer, nous offre quelque image de la piété qu'il nous faut cultiver à l'égard de notre Père du Ciel, et de cette charité parfaite dont parle saint Jean toujours au même endroit de sa première lettre [v. 18], et qu'il dit *chasser la peur*, celle-là même dont nous voyons les païens saisis à la seule pensée de leurs dieux. Mais il est vrai d'ailleurs qu'à considérer la chose abstraitement, il paraît difficile de rendre ce que l'on doit à la miséricorde divine, où l'amitié la plus tendre se déclare dans la plus haute majesté. Et nous ne saurions par nous-mêmes régler notre conduite, si la Sagesse éternelle, qui prit chair en Jésus-Christ, ne nous disait elle-même : *Venez, mes fils écoutez-moi : que je vous enseigne la crainte du Seigneur* : car c'est ainsi que le langage de l'Écriture désigne la piété à l'égard de Dieu notre Père, et dont le prophète Isaïe [11, 2] voit la source dans l'esprit reposant sur le Messie qu'il annonce.

Le roi David, le saint ancêtre du Messie, donne à cette piété ou, si vous voulez, à cette crainte du Seigneur, des accents éloquents au chant des psaumes quand il s'écrie, s'adressant à son Dieu : *Qu'est-ce qu'un homme, pour que tu penses à lui ? Le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur* [Ps 8, 5-6] ; comme il dit dans un autre psaume : *Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis* [Ps 138⁽¹³⁹⁾, 14]. L'esprit des lumières fit-il rien prononcer d'aussi fort touchant la grandeur de l'homme ? Mais l'émerveillement où David est plongé quand il se considère soi-même ne saurait éblouir ce prince au point qu'il se méconnût soi-même, et ne vît pas que toute cette merveille est empruntée, et tient uniquement à ce rang de fils aimé de Dieu où le Seigneur a voulu l'établir devant soi. Aussi ne tient-il pas à l'homme que soit ainsi réduite la distance entre Dieu et l'homme, devenu juste *un peu moindre qu'un dieu*. C'est là l'œuvre du Seigneur, de son amour et de son bon plaisir, qui s'est plu à passer l'abîme qui s'étend de sa miséricorde jusqu'à la misère foncière de l'homme ; et c'est dans ce franchissement qu'il faut que l'homme distingue la principale merveille, et la source de *la merveille que je suis*.

Mais pour régler véritablement notre conduite envers Dieu, consultons à présent, mes bien chers frères, non plus seulement les chants de David, mais la vie même du Messie issu de la race de David. Mgr l'archevêque de Lyon étant venu présider la messe du chapitre de notre province réuni dans un couvent de son diocèse, il y a prononcé, considérant notre titre de frères prêcheurs, des paroles frappantes qu'il disait tenir du pape Benoît XVI : l'office du prédicateur était analogue à celui du ministre de l'eucharistie à la sainte communion ; il lui faut présenter aux fidèles Jésus-Christ lui-même, de telle manière que l'Esprit-Saint, que la tradition de l'Eglise appelle le Prédicateur intérieur, se serve d'un discours ayant pour matière les paroles et les traits de la vie de Jésus, pour imprimer dans leurs âmes quelque chose des mouvements et des volontés qui animaient Jésus. C'est donc ici, surtout, mes bien chers frères, qu'il vous faut me prêter le secours de votre prière, afin que je remplisse dignement cet emploi, que ce grand et beau mystère s'accomplisse en nous-mêmes, et que le corps que nous formons soit uni par des connexions toujours plus étroites à notre Tête, en tâchant de pénétrer par la foi jusqu'où l'œil n'atteint pas, jusqu'au mouvements de son cœur sacré : c'est là qu'il nous faut appliquer notre écoute, à la place que nous désigna le Disciple bien aimé, penché vers l'endroit d'où devaient couler le lendemain le sang et l'eau, source des sacrements de la

foi et de la charité.

Si donc nous considérons la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous la verrons qui unit deux mystères, qui sont les principes de ces deux vertus que je vous ai montrées devoir s'unir dans la vie chrétienne, je veux dire la miséricorde et la religion : par la première, l'homme agit comme Dieu, qui le remplit de son amour et de sa vie, et se fait bienfaisant envers son semblable ; par la seconde, l'homme agit pour Dieu, ce qui se remarque de manière évidente dans le sacrifice.

Je ne m'attarderai pas à considérer la vie de Jésus-Christ selon qu'elle est un mystère de miséricorde, tant la chose est évidente par cela même Jésus-Christ n'est autre que le Fils Unique et éternel de Dieu qui a pris chair de la vierge Marie ; de sorte c'est Dieu lui-même qui agit en lui et par lui. C'est pourquoi ce Fils nous déclare hautement en saint Jean : *Tout ce que fait le Père, le Fils le fait de même* [5, 19], et il marque d'une autre manière cette même pensée cinq chapitres plus loin : *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand même vous ne me croyez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père...* Ces œuvres sont précisément des œuvres de miséricorde où l'on voit la puissance de Dieu s'unir à la bienfaisance en faveur des humains. Au tout début de sa vie publique, Jésus-Christ en avait marqué le détail, qu'il empruntait au prophète Isaïe, lu par lui à la synagogue de Capharnaüm : *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur* [Lc 4, 18-19].

Selon la grâce, c'est-à-dire, selon ce mouvement qui descend comme une rosée du ciel de Dieu vers la terre des humains, on vit donc Jésus guérir les corps. Mais dès le commencement de son ministère, il avait pris soin de nous avertir de l'exacte portée de ces prodiges. Il était encore à Capharnaüm, quand on lui présenta un paralytique. Or, au lieu d'accomplir sur le champ le miracle visible qu'on attendait de lui : *Homme, déclara-t-il, tes péchés te sont remis*. Assurément, il l'allait guérir l'instant d'après : mais il voulut enseigner de la sorte tous ces miracles visibles être des signes d'un miracle invisible, je veux dire, celui du pardon de Dieu ménagé à nos âmes. Viendrait un jour où tant de ces guérisons, qui étaient alors l'effet d'un miracle, pourraient être procurées par l'art des médecins ; mais la guérison

de nos âmes, purifiées de la lèpre du péché, est tout entière surnaturelle, et pour jamais miraculeuse en quelque sorte. Elle ne peut être accomplie que par Dieu, et pour démontrer ce dessein bienveillant qu'il avait sur notre humanité, il fallait que Dieu se manifestât en personne comme le médecin de nos âmes en rendant aux corps la santé par une parole qu'il démontre aussi puissante que celle qui a créé les mondes.

En Jésus-Christ, c'est Dieu qui agit en faveur des humains ; par là, Dieu se manifeste en lui. Mais ce qu'il y a d'encore plus singulier dans la vie de Jésus, c'est qu'en même temps que Dieu s'y manifeste, Dieu, tout ensemble, s'y cache. Blaise Pascal écrivait à ce propos à Mlle de Roannez : « Quand il a fallu que Dieu ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible ». Et de se cacher davantage encore aujourd'hui, poursuit Pascal, sous le voile de l'eucharistie. Ainsi Jésus-Christ fut-il si soigneux de couvrir sa divinité, que cela offrit matière, dès l'antiquité et jusqu'à aujourd'hui, à le nier comme Dieu.

Vous l'avez entendu dans la synagogue de Capharnaüm prononcer : *L'Esprit du Seigneur est sur moi*. Cela est fort sans doute, mais les baptisés, unis à cette Tête, pourront un jour en dire autant. Cela est faible dans la bouche du Fils Unique égal du Père, et qui spire avec le Père le Saint Esprit du Père et du Fils. *Le Saint-Esprit est sur moi*, dit-il : n'est-ce pas dire que je lui suis soumis, et que je me laisse conduire par lui, qui me mena jusqu'au désert ? A mon baptême, courbant le front devant mon précurseur, je fus relevé par la voix du Père ; mais je parus déjà soumis à cet Esprit manifesté dans la colombe dont le vol dominait ma tête.

C'est ainsi que Jésus-Christ, le Fils Unique de Dieu, dont la bouche et la main produisirent tant de prodiges fameux, n'a pas voulu se donner soi-même pour l'ultime auteur de ces divins ouvrages : il les rapporte à l'Esprit de Dieu qui le domine entièrement. Même en saint Jean, où il se déclare avec netteté pour le Fils éternel, il défère à son Père en fait d'œuvres : *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père* [5, 19]. Mais où le Fils Unique nous stupéfie, c'est quand le trouvons en prière, comme s'il n'était pas lui-même ce Dieu qu'on voit qu'Il prie.

Revenons cependant de notre étonnement. Cette conduite du Fils Unique ressortit encore à cette miséricorde qui lui est propre ; elle est une merveilleuse condescendance du ciel à la misère de notre terre. Il s'abaisse visiblement ; mais invisiblement, il nous enseigne du haut de la chaire de vérité. Il n'a rien de ces chefs de secte, qui prêchent à leur disciples

l'abaissement et la pauvreté comme nécessaire à purifier l'esprit de ses passions, et s'exemptent soi-même d'en produire l'exemple. *Qui s'abaisse sera élevé*, dit-il aux siens [Mt 23, 12]. Or, lui qui est élevé au-dessus de tout, se conduit comme s'il avait à goûter lui-même un jour l'effet de cette promesse. Car qu'eût gagné sa miséricorde à faire rejaillir sur son humanité tout l'éclat de sa divinité, et à se produire transfiguré aux yeux de tous, et non pas à ceux des seuls Pierre, Jacques et Jean ? Il n'eût été reconnu pour Dieu que de ceux qui prêtent à Dieu les traits de leur orgueil, et de leurs ambitions. Il n'eût fait que flatter leurs passions, et les eût conduits à leur perte. Il est venu pour ceux qui sont prêts à reconnaître que notre vie sur la terre comporte une croix qu'il s'agit de porter résolument, parce que c'est là désormais que se manifeste la puissance et le salut de Dieu, plutôt que dans l'immortelle santé d'Adam.

Au reste, il n'importe pas seulement à sa miséricorde de joindre ici l'exemple à la parole, et de conférer à celle-ci une vertu entraînante. Mais on voit y voit Jésus joindre à son office de Maître de sagesse celui d'unique Médiateur entre Dieu et les hommes. *Si par la faute d'un seul*, écrit saint Paul aux Romains [5, 15], *la multitude est morte, combien plus la grâce de Dieu et le don conféré par la grâce d'un seul homme, Jésus Christ, se sont-ils répandus à profusion sur la multitude*. Comme Adam est la tête de ce corps de péché qu'est l'humanité à laquelle nous naissons désormais, Jésus-Christ est la tête de ce corps de salut qu'est son Eglise. Adam a péché, tous sont pécheurs, qui ont la nature en commun avec Adam. Mais ceux que la grâce unit à Jésus sont sauvés non seulement par lui, mais avec lui et comme lui. Car Jésus n'est pas l'auteur du salut comme Adam est l'auteur du péché. Le péché de l'homme vient du cœur de l'homme ; mais le salut de l'homme vient de plus loin que le cœur de l'homme : il vient de Dieu, communiquant sa grâce au cœur de l'homme, et d'abord, au Cœur sacré de Jésus-Christ.

Peut-être cette pensée, mes frères, que le Christ, pour être notre sauveur comme homme, doive lui-même être sauvé comme homme, vous semble étrange et nouvelle. Elle se tire de la Sainte Ecriture, où nous lisons, dans l'Epître aux Hébreux, *qu'il a présenté, dans un grand cri et avec larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort* [5, 7], de sorte qu'il apprit, tout Fils qu'il était, l'obéissance [5, 8].

Jésus, révélant aux hommes la grâce et la miséricorde de Dieu, doit ainsi se tourner lui-même vers cette miséricorde et cette grâce, lui qui, comme Dieu, est le Miséricordieux et l'auteur de la grâce. A l'humanité de Jésus-Christ, Dieu n'a pas simplement demandé une

bouche pour faire entendre aux hommes les discours de sa sagesse profonde. Il ne lui a pas simplement demandé un corps pour leur enseigner de manière visible comme il fallait se conduire, eux pécheurs, pour faire leur salut, un salut où, n'ayant pas connu le péché, il ne dût point avoir de part. Jésus se fût alors produit dans notre monde comme un comédien sur un théâtre, donnant à son personnage un mouvement et une âme, à laquelle son âme à lui fût demeurée étrangère. Mais non ! Jésus s'est mis au rang des pécheurs, non seulement quant à son corps, qui connut la fatigue, la soif, et à la fin la souffrance et la mort ; mais également quant à son âme : *Mon âme est triste à en mourir*, dit-il à ses plus confidents disciples au Jardin des Oliviers [Mt 26, 38]. Et pourtant cette âme se trouvait unie au Verbe divin en une union ineffable qui la mettait continuellement en joie. C'est que pour notre salut, dit saint Thomas, Dieu permit que cette joie ne rejaillît pas des puissances supérieures de l'âme jusqu'à ses puissances inférieures que sont l'imagination et la sensibilité. Mais, hors de cette détresse singulière, si nous considérons la grâce même de l'incarnation, où la Personne du Verbe éternel unit à soi l'humanité par une âme : qu'est-ce à dire qu'il y a union, sinon qu'il n'y a pas confusion, comme il y en a dans le nirvana du bouddhisme ? Jésus est Dieu ; et cependant, à l'âme de Jésus, Dieu est comme un autre que soi. C'est ce qui fait qu'il put dire : *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* [Mt 27, 46]

Il est le Fils Unique, comme le proclame le mystère de sa transfiguration, où le Père le désigne comme tel aux disciples par cette parole : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le* [Mt 17, 5]. Mais comme tête du corps des baptisés, fils adoptés en lui par Dieu, il fallait qu'il vécût lui-même la grâce des fils adoptifs. Et c'est ce qui s'observe dans le mystère de son baptême, où la voix du Père s'était fait entendre par une parole semblable, mais combien différente en vérité : *Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré* [Lc 3, 22], que nous avons vu être la formule par quoi alors, en Orient, un homme en choisissait un autre pour son fils. Au fond de cette vallée du Jourdain, il n'est pas dit : *écoutez-le*. Mais c'est Jésus qui écoute : il est le Fils Unique et éternel : mais ce jour-là il naît fils de Dieu, comme les baptisés que nous sommes. Il apprend l'obéissance, pour qu'unis à lui, nous l'apprenions nous-mêmes.

Jésus, qui était de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, écrit saint Paul aux Philippiciens [2, 6]. Ce mystère regarde, au sentiment ici de l'apôtre, la destinée publique et extérieure de Jésus-Christ, telle qu'elle parut aux yeux de tout le monde, s'agissant d'un homme qui connut l'échec, l'humiliation et la mort. Mais il appartient

aussi à sa vie intérieure ; quoique Homme et Dieu tout ensemble, devant celui qu'il appelle *son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu* [Jn 20, 17], Jésus tient son cœur sacré dans cette piété religieuse, qui préside à l'offrande du véritable sacrifice.

C'est ce que nous enseigne le chapitre 10^e des Hébreux, par le rapport qu'il fait des paroles du psaume 40⁽⁴¹⁾ au mystère de Jésus : *En entrant dans le monde, le Christ dit : 'Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande ; mais tu m'as façonné un corps. [...] alors j'ai dit : voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté. Et c'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ, une fois pour toute* [10, 5-7.10]. Ce qu'il importe de relever, mes frères, c'est ce terme de volonté, que tout montre être décisif : qu'il désigne d'abord la volonté de Dieu, puis la volonté de l'homme appliquée à celle de Dieu dans une union parfaite, et qui engage à sa suite le corps de l'homme dans l'accomplissement de ce que Dieu veut. Tel est bien le sacrifice véritable, dont le principe est tout intérieur. Les anciens sacrifices d'animaux ne faisaient monter jusqu'à Dieu que des corps, dont le Seigneur a la fin s'est lassé. « Tout ce que tu m'offres ne m'est rien, hormis toi-même », dit-il à l'homme au I^{er} livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* : et c'est par ton cœur, où ta volonté réside, que tu es toi-même. Remarquez bien ceci : pour l'auteur de l'Épître aux Hébreux, le sacrifice de Jésus-Christ ne se confond pas avec celui de sa croix, que je vous inviterai spécialement à contempler dimanche prochain. Celui-ci n'est que la manifestation la plus haute d'un sacrifice continu, qui marque le cœur de Jésus dès sa conception et son entrée dans le monde. Dès cet instant, son âme est tournée vers Dieu, non seulement dans la prière, pour lui témoigner sa confiance et demander son secours ; mais véritablement dans un sacrifice, qui consiste dans la volonté d'un homme d'être uni à Dieu en son âme et en son corps, passant enfin de ce monde à son Père miséricordieux, à la faveur des œuvres accomplies en ce monde. « Le vrai sacrifice, écrit saint Augustin au 10^e livre *de la Cité de Dieu*, c'est toute œuvre accomplie pour s'unir à Dieu dans une sainte union ; c'est rapporter toute œuvre à cette fin unique où est le bonheur. La miséricorde envers le prochain n'est pas un sacrifice, si on ne l'exerce en vue de Dieu. [...] Enfin, c'est l'homme même, consacré et voué à Dieu, qui devient un sacrifice, quand il meurt au monde pour vivre en Dieu. » Rapporter ainsi le terme de sacrifice à celui de bonheur, c'est certes aller contre les vues ordinaires ; mais c'est là, vous le voyez, la pure vérité de la doctrine chrétienne : elle ne devrait pas nous surprendre de la part du Seigneur Dieu qui veut le sacrifice, non pour soi, mais pour le bien de l'homme.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit